

raison pour expliquer la comparaison désavantageuse, sous le rapport de la santé, de la génération actuelle avec celle d'il y a cinquante ans ou plus ? Il est vrai que les Canadiens forment encore la race la plus vigoureuse et la plus vivace, mais il est temps de mettre un frein à la royauté despotique du tabac, car les effets de la nicotine vont toujours croissants et il pourrait bien venir un jour où nous perdrons un de nos plus beaux titres, la force vitale, à l'admiration du monde.

Et la pipe n'est-elle pas pour quelque chose dans la petitesse du nombre de nos artistes et de littérateurs ? Je laisse cette question délicate à la considération sérieuse du lecteur. Je me contenterai d'affirmer que, dans tous les cas, elle est cause bien efficiente par rapport au grand nombre de nos savants médecins.

* *

Quelle est l'influence de fumer sur la morale des peuples ?

Le tabac a sur les habitudes sociales une influence réelle. Il facilite le penchant qu'ont tous les hommes à ne rien faire, ou se laisser aller au caprice de leurs rêveries. Le fumeur n'a plus besoin de société ; ses pensées deviennent vagues, indécises, il n'éprouve plus le besoin si naturel de les communiquer. Tant mieux s'il est seul ; s'il est en compagnie, il s'isole volontairement au milieu des autres. Occupé à aspirer la fumée par bouffées, qu'il renvoie en nuages capricieux, on peut parler autour de lui, il n'entend plus qu'un murmure pour lui indifférent...

Pour terminer, je citerai encore quelques lignes de M. de Tayac, aux ouvrages duquel je dois beaucoup pour ce travail. Elles furent écrites pour la France, mais les mœurs de ce pays, sous ce rapport, ne sont pas si différentes des nôtres qu'elles ne puissent nous être appliquées :

« Au tabac devons-nous peut-être d'avoir un peu perdu cet esprit de société, ce talent de la conversation si recherché au dix-huitième siècle. Il nous a éloignés des femmes, nous a déshabitués de cette galanterie de langage si prisée jadis. Enfin, et c'est encore un grave reproche qu'on peut lui adresser, portant à la rêverie, au *far niente*, peut-être est-il une des causes de cet amour de la flânerie si chère à la jeunesse contemporaine. A la pipe et au cigare, nous devons, en partie, cette innombrable armée de déclassés de tous les degrés, de toutes les classes, inutiles, quand ils ne sont pas dangereux »

Un vieux poète français, cependant, Lombard, a trouvé une utilité au tabac, et je crois que ses ennemis les plus acharnés lui accorderont au moins celle-là, une bonne pensée :

Tu remets dans mon souvenir
Ce qu'un jour je dois devenir,
N'étant qu'une cendre animée.

Et tout confus, je m'aperçois
Que, courant après ta fumée,
Je passe aussi vite que toi.

Amédée Maubert

LE SIGNAL

Dès l'enfance, Szemen avait appris à tailler des sifflets dans des branches de saule. Il enlevait l'écorce, creusait la branche, faisait des trous où il le fallait, taillait à une des extrémités, et le sifflet était fait, si bien, si proprement, si artistement, que l'on pouvait y siffler tous les airs connus. Szemen avait vieilli, et il était devenu garde-barrière : dans ses heures de liberté, il fabriquait encore des sifflets qu'il faisait vendre à la ville voisine par un conducteur de ses amis ; on lui donnait jusqu'à deux kopecks par sifflet !

Trois jours après l'inspection, il dit à sa femme de veiller au passage du train de six heures ; puis il prit son couteau, et s'en alla couper des bran-

ches. Il allait du côté de la forêt. La voie faisait un coude : il descendit le talus et entra dans le bois. A une demi-verste de la ligne du chemin de fer, il y avait un petit marais, et, tout près de là, une saussaie superbe où il trouvait les meilleures branches pour ses sifflets. Il en coupa beaucoup, beaucoup ; il lui fallut beaucoup, beaucoup de temps, et quand il eut fini, le soleil était tout bas à l'horizon. Tout était silencieux : il n'entendait que les oiseaux qui gazouillaient au-dessus de sa tête, et les branches craquaient sous ses pieds. Mais quand il arriva à la lisière du bois, il lui sembla entendre un bruit singulier : on aurait dit qu'on cognait sur du fer. Szemen hâta le pas.

— Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ?

Il sortit du bois et il vit sur le talus un homme accroupi qui travaillait avec acharnement. Szemen s'approcha tout doucement. Il croyait avoir à faire à un voleur d'écorces, comme il en trouvait souvent sur la ligne. Mais l'homme s'était relevé : il avait un ciseau à la main ; il le mit sous un rail, le poussa : le rail avait sauté. Szemen vit tout d'un coup devant ses yeux, il voulut crier. Pas un son ne sortit de sa bouche. C'était Wassili ! Lui !... Il se mit à courir... ; mais Wassili dévala le talus, ses outils à la main.

— Wassili Stepanowitch, petit père ! Wassili, ma colombe ! Wassili, reviens ! Donne-moi au moins le ciseau, nous remettrons le rail en place ! Personne n'en saura rien ! Reviens ! Je t'en supplie ! Sauve ton âme de la damnation éternelle. Mais Wassili ne revint pas : il se sauvait du côté du bois ! Et Szemen restait là, hébété. Il avait laissé tomber ses branches. Le rail était là ! à côté de lui. Un train allait passer, — pas un de marchandises ! Non, non... Un train de voyageurs. Comment l'arrêter ? Rien ! Rien ! Pas d'outils ! Pas de drapeaux ! Impossible de remettre le rail en place ! Allez donc visser un écrou avec les mains. Il faut aller jusqu'à la barrière, là, dans la maison il trouvera ce qu'il lui faut ! Seigneur. Viens à mon aide !

Szemen se met à courir : il court, il court... il respire à peine... il court encore... il sent... ses forces... l'abandonner... il n'en peut plus. Ses jambes ne veulent plus... le... porter. Encore cent toises... encore cent, oui ! il n'y en a même plus cent... et il court. Tout à coup, il entend... oui, il entend un coup de sifflet. C'est la fabrique... la sortie des ouvriers. Il est six heures. Et le train passe !... Seigneur ! aie pitié des innocents ! Et Szemen s'arrête. Il voit la roue de la locomotive, la roue gauche qui déraile, elle tourne, elle enfonce dans le sable, elle se brise... et le train tombe du haut du talus. Les wagons de troisième sont pleins... Des enfants ! des petits enfants !... Et le train s'approche ! Et ils ne savent pas qu'ils vont mourir. « O Seigneur, dis-moi ce qu'il faut que je fasse... Non ! non ! Je n'ai plus le temps de courir jusqu'à la maison et de revenir. »

Szemen ne court plus du côté de la maison : il court du côté du rail enlevé. Il court, il court. Pourquoi ? Il ne le sait pas. Il arrive à l'endroit où sont les branches. Il les regarde, il en prend une : il se remet à courir du côté d'où le train approche. Il l'entend siffler au loin, il entend les rails trembler de plus en plus fort. Il n'a plus la force de courir. Il s'arrête. Il ôte sa casquette. Il prend son mouchoir. Il prend son couteau, il fait le signe de la croix.

— Seigneur, je t'en prie ! Seigneur, bénis-moi !

Et il s'enfonce son couteau dans la main gauche ! le sang jaillit ! puis il se met à couler lentement... Szemen trempe son mouchoir dans le sang... Là, il est bien rouge !... Il le tend... il attache la branche !... il la brandit... Il a un drapeau rouge ! Et il est là, il agite le drapeau... Le train est en vue.

— Le mécanicien ne me verra pas... il ne me verra pas... il ne pourra arrêter le train à temps... Un train si lourd. Tant de wagons... C'est impossible.

Et le sang coulait, coulait toujours. Szemen pressait la blessure sur sa poitrine, mais il ne pouvait arrêter le sang.

— J'ai été un peu fort.

Ala la vertige... il n'y voit plus... il croit entendre une cloche... il ne voit pas le train... il ne l'entend pas... Il n'a qu'une idée dans la tête : Je vais tomber : je ne peux... je ne peux plus... Le drapeau va tomber... Le train va m'écraser...

Seigneur... Seigneur ! Au secours ! Au secours !... Et tout devient noir devant ses yeux... tout se vide dans son âme... Et le drapeau va tomber... Non ! Le drapeau ne tombe pas. Une main le saisit... et l'agite haut, bien haut. Le mécanicien le voit, renverse la vapeur... et le train s'arrête.

* *

Les voyageurs sautèrent à bas des wagons. Que se passait-il ? A dix mètres de la locomotive, un homme était étendu, évanoui sur les rails, à côté de lui, debout, un autre homme tenait un chiffon ensanglanté.

Wassili regarda la locomotive, les voyageurs, l'homme évanoui, et dit en baissant la tête :

— Que l'on m'arrête... J'ai voulu faire dérailler le train.

Traduit du russe par

JACQUES SAINT-CÈRE.

DOULEUR BERCÉE

Toi que j'ai vu pareil au chêne foudroyé,
Je te retrouve époux, je te retrouve père ;
Et sur ce front songeant à la mort qui libère,
Jadis le pistolet pourtant s'est appuyé.

Tu ne peux pas l'avoir tout à fait oublié.
Tu savais comme on souffre et comme on désespère ;
Tu portais dans ton sein l'inférieure vipère
D'un grand amour trahi, d'un grand espoir broyé.

Sans y trouver l'oubli, tu cherchais les tumultes,
L'orgie et ses chansons, la gloire et ses insultes,
Et les longues clameurs de la mer et du vent.

Qui donc à ta douleur impose le silence ?

— O solitaire, il a suffi de la cadence
Que marque le berceau de mon petit enfant.

FRANÇOIS COPPÉE.

LA SUPERSTITION DES SAUVAGES

Il existe des superstitions assez curieuses chez divers sauvages.

Pour les Esquimaux, la lune est une jeune fille qui fuit toujours devant son frère le soleil, qui lui a défiguré le visage en lui jetant de la cendre ; de là ses taches.

La présence des taches dans la lune a, d'ailleurs, donné lieu à un grand nombre d'explications : certaines tribus du Mexique croient que la lune est homme et que ces taches lui lancent un lièvre au visage.

Les habitants des îles Andaman estiment que le soleil est la femme de la lune ; ils expliquent la lueur pâle de celle-ci en disant qu'elle se frotte le visage d'argile blanche.

Au contraire, les tribus indigènes de l'Inde font de la lune la femme du soleil ; il la coupa en deux parce qu'elle lui avait été infidèle, mais il voulut bien lui laisser sa clarté dans tout son éclat.

La mort n'est pas l'objet de croyances moins extraordinaires. Les sauvages, en général, croient bien aux morts violentes, mais ils ne peuvent croire à la mort naturelle. Elle est pour eux l'œuvre d'esprits malveillants.

Dans la partie du continent australien, qui n'est pas encore civilisée, quand un des hommes d'une tribu vient à mourir de maladie, les sorciers font une enquête pour déterminer, par le mouvement des vers et des insectes, dans quelle direction il faut chercher le magicien qui a frappé le défunt.

Ces tribus croient aussi que la mort n'existait pas autrefois. Leurs légendes rapportent que le premier homme et la première femme reçurent l'ordre de ne pas s'approcher d'un certain arbre où habitait une chauve-souris. Un jour, la femme allant chercher du bois, s'approcha de l'arbre, fit voir l'animal et la mort arriva.

Chez les Hottentots, on trouve un mythe très étrange : une femme vint un jour apprendre aux hommes le sommeil, mais ils oublièrent la recette qu'elle avait donnée et, en se trompant de formule, ils trouvèrent la mort.

Au Bengale, on croit que les hommes étaient d'abord immortels ; il leur était seulement défendu de se baigner dans une certaine mare ; mais un jour, un malheureux oublia cette défense et il succomba.